

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[2. Paris, Dimanche 2 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

2. Paris, Dimanche 2 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambition politique](#), [Amour](#), [Autoportrait](#), [Bonheur](#), [Départ à Londres](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcs et Jardins](#), [Poésie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Solitude](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[1. Abbeville, Samedi 1er juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

[4. Londres, Mercredi 5 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-07-02

GenreCorrespondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je rentre de ma promenade solitaire.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°
16/12-14

Information générales

Langue Français

Cote

- 78-79, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/18-24

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription N°2 Dimanche 2 juillet 10 heures du soir

Je rentre de ma promenade solitaire. Il n'y a presque plus personne à Paris, et je ne vais pas chercher ce qui y reste. Le bonheur, les affaires ou la solitude. C'est un blasphème de placer ces trois mots l'un à côté de l'autre. Le bonheur ne doit jamais être nommé que tout seul ; rien ne lui ressemble. Mais sans bonheur, et à défaut des affaires, j'aime bien mieux la solitude que le bavardage des indifférents. Je sais qu'on ne la supporterait pas longtemps, que l'âme s'userait vite à vivre ainsi à ses propres dépens et de sa seule substance. Mais finir seul sa journée se promener deux heures sans rien regarder, sans rien dire, n'entendant que le bruit de ses pas n'écoutant que cette voix intérieure qui nous entretient de notre passé ou de notre avenir, c'est assez doux. Dans les affaires mêmes, un peu de solitude est bonne ; il faut un moment chaque jour, secouer tous les jongs ne relever que de soi-même, permettre à sa pensée cette liberté insouciant qui lui conserve seule toute son originalité et sa grandeur. Gouverner n'est pas labourer. On s'hébéte à avoir toujours la main sur la charrue et l'oeil sur le sillon. C'est un grand vice de notre organisation politique en France que ce travail incessant, ce défaut absolu de loisir auquel nous nous sommes condamnés. A faire un tel métier, on se sent devenir machine soi-même et on tombe bientôt au dessous de sa tâche pour n'avoir pas su ou pu, de temps en temps, la laisser là et n'y plus songer. Je vous assure Madame qu'au milieu des plus pressantes affaires, une heure de conversation avec vous n'importe sur quoi serait, tout plaisir à part, le régime le plus sain du monde. à la vérité, ce n'est pas là de la solitude.

Lundi 3. 10 h du matin. Voilà votre lettre d'Abbeville. Je ne serai pas seul aujourd'hui. Que vous êtes aimable ! Je voudrais vous le dire à mon plein gré. Mais je n'en ferai rien. Cette lettre n'ira cependant pas par la poste ; elle vous sera portée par le jeune homme dont je vous ai parlé, M. Nettement, qui va passer trois semaines en Angleterre et vient de me dire qu'il partait demain. Un moment, il m'a semblé que dans cette confiance, je vous parlerais comme nous nous parlions ici. Cela ne se peut ; j'y renonce. Ces mains étrangères, quelque sûres qu'elles soient Ces chances lointaines, inconnues, tout cela refoule dans le cœur les choses qui auraient le plus envie d'en sortir. Il y a un degré de vérité, de liberté, qui ne souffre aucune entremise. C'est déjà trop quand on est ensemble, que la nécessité de

rédigé ses sentiments en phrases et de les envoyer à deux pas en entendant le bruit de sa voix. L'âme ne passe jamais tout entière dans cette manifestation extérieure, et au moment même où elle parle, elle aspire. Surtout à être devinée dans ce qu'elle retient. Je ne sais lequel de nos poètes pour peindre la conversation intime de deux amants a dit :

Cachés, et se parlant tout bas, quoique tout seuls. Il savait ce que c'est que l'intimité.

A tout prendre cependant, je me sens un peu plus à l'aise par M. Nettement que par la poste. Je lui remets donc cette lettre. Si vous êtes encore à Londres quand il en partira, il ira vous demander vos ordres pour moi. Vous pouvez les lui donner en sûreté. J'étais sûr que les volumes vous plairaient beaucoup. Si je n'en avais été sûr, je ne vous les aurais pas envoyés. Je ne déteste rien tant que la profanation d'un souvenir. A présent, quand vous reviendrez (car vous reviendrez) je vous parlerai librement de ces deux nobles créatures qui ont tenu tant de place dans ma vie. Il n'y a jamais eu, entre elles et moi, cinq minutes de roman. Je m'éprise le roman. Il a la prétention de surpasser la réalité et il lui est bien inférieur. L'amour vrai l'admiration vraie le dévouement vrai sont très rares, c'est pourquoi les gens qui ne s'y connaissent pas les appellent romanesques. Ils ne le sont pas du tout ; ils sont au contraire, quand ils existent tout ce qu'il y a de plus simple de plus positif, de plus pratique. Seulement il ne faut pas s'y tromper et prendre pour les sentiments-là, les fantaisies qui s'en attribuent le nom. Les feux follets qui traversent l'air s'appellent aussi des étoiles ; mais ils n'en ressemblent pas d'avantage aux étoiles véritables, et celles-ci n'en sont pas moins hautes et fixes parce que des traits de flamme apparente courent et brillent un moment dans les régions inférieures de l'atmosphère. Pourquoi vous parlerais-je aujourd'hui d'autre chose? J'ai le cœur joyeux et profondément indifférent à tout ce qui n'est pas ma joie. J'attendais votre première lettre avec une inexprimable impatience. J'avais soif de rentrer par ce simulacre, en possession de nos longs et doux entretiens. Dans une charmante habitude la première interruption a quelque chose de très amer. L'âme se précipite pour ressaisir le fil qui lui a échappé un moment. Adieu, dearest Princess. Soignez-vous comme vous me l'avez promis. Je serai charmé que vous me donniez des nouvelles ; mais sachez bien que j'aime infiniment mieux autre chose. Adieu. Adieu. Guizot Je suis obligé de rester deux ou trois jours de plus à Paris. Moi aussi, j'ai négligé mes affaires et comme il y en a qui intéressent mes enfants je veux les faire avant de partir. Remarquez mon cachet. C'est celui dont je me servirai habituellement.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 2. Paris, Dimanche 2 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-07-02.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/873>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 78-79

Date précise de la lettre Dimanche 2 juillet 1837

Heure 10 heures du soir

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Boulogne

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Je rentre de ma promenade solitaire. Il n'y a presque plus personne à Paris, et je ne vais pas chercher ce qui y reste, de bonheur, les affaires ou la solitude. C'est un blasphème de placer les deux mots l'un à côté de l'autre. Le bonheur ne doit jamais être nommé que tout seul; rien ne lui ressemble. Mais sans bonheur, et à l'écart des affaires, j'aime bien mieux la solitude que le bavardage des indifférents. Je sais qu'on ne la supporterait pas longtemps, que l'âme s'useroit vite à vivre ainsi à ses propres dépens et de sa seule substance. Mais finis tout la journée, je promène deux heures sans rien regarder, sans rien dire, n'entendant que le bruit de ses pas, n'écoulant que cette voix intérieure qui s'entrelient de notre passé ou de notre avenir, c'est assez doux. Dans les affaires mêmes, un peu de solitude est bonne; il faut, au moment chaque jour, se lever tous les jours, se relever que de soi-même, permettre à sa pensée cette liberté insouciance qui lui conserve seule toute son

originalité et la grandeur. Souverain n'est pas laboureur. On s'habitue à avoir toujours la main sur la charrue et l'autre sur le tillon. C'est un grand vice de notre organisation politique en France que le travail incessant, ce défaut absolu de loisir auquel nous nous sommes condamnés. À faire un tel métier, on se sent devenir machine soi-même, et on tombe bientôt au dessous de sa tâche pour n'avoir pas du ou peu, de temps en temps, la laisser là et n'y plus songer. Je vous assure, Madame, qu'au milieu des plus pressantes affaires, une heure de conversation avec vous, n'importe sur quoi, seroit, tout plaisir à part, le régime le plus sain du monde. À la vérité, ce n'est pas là de la salubrité.

Lundi 3. soir du matin.

Voilà votre lettre d'Abbeville. Je ne serai pas tout aujourd'hui. Que vous êtes aimable! Je voudrais vous le dire à mon plein gré. Mais je n'en ferai rien. Cette lettre n'est cependant pas par la poste; elle vous sera portée par le jeune homme dont je vous ai parlé. M. Bellement, qui au passage vint dimanche en Angleterre, et vient de me dire qu'il partoit dimanche. Au moment, il m'a semblé que, dans cette confiance, je vous parlerais comme nous nous parlions ici. Cela ne se peut; j'y renonce. Les mains étrangères, quelque sûres qu'elles soient,

les chances lointaines le courent les choses sortent. Il y a de souffrir avec ou est ensemble, sentiment en fait en entendant le jamais tout entier et du moment d'instinct à être de l'air lequel victime de deux l'achète, et de Il savait ce qu'

à tout plus à l'aise de lui remettre à Londres quand son ordre pour en breche.

Étais sur je n'en avais échangé. Je ne d'un souvenir. (car vous deviez de ce, deux not

1. par labouret
sur la charret
vise de notre
le travail
noquet nous
t mettes, on
e on tombe
l'avois par du
es ny plus
au milieu
de conversation
tout plaisir
ende. à la

le. le matin
serai par
! le voudrais
lui ferai rien
toute elle
e je vous
vous demandez
partait
ne, dans
vous nous
me. les
étaient,

les chances lointaines, inconnues, tout cela refoule dans
le cœur les choses qui survient le plus envie d'en
distinguer. Il y a un degré de vérité, de liberté, qui
ne souffre aucune entrave. C'est déjà trop, quand
on est ensemble, que la nécessité de rediger ses
sentiments en phrases, et de les envoyer à deux pas,
en entendant le bruit de sa voix. L'âme ne passe
jamais tout entière dans cette manifestation extérieure,
et au moment même où elle parle, elle aspire
surtout à être devinée dans ce qu'elle retient. Le
de l'air lequel de nos poètes, pour peindre la conversation
intime de deux amans, a dit:

luchés, et se parlant tous bas, quoique tout seuls.
Il entend ce que c'est que l'intimité.

De tout prendre cependant, je me sens un peu
plus à l'aise par m^r Wettemont que par la poste.
Je lui remets donc cette lettre. Si vous êtes encore
à Londres quand il en partira, il ira vous demander
vos adresses pour moi. Vous pouvez les lui donner
en secret.

Étais sûr que ces volumes vous plaisaient beaucoup.
Si je n'en avais été sûr, je ne vous les aurais pas
envoyés. Je ne déteste rien tant que la profanation
d'un souvenir. À présent, quand vous reviendrez,
(car vous reviendrez) je vous parlerai librement
de ces deux nobles créatures, qui ont tenu tant etc.

place dans ma vie. Il n'y a jamais eu, entre elles et moi, cinq minutes de romban. Je méprise le roman. Il a la prétention de surpasser la réalité, et il lui est bien inférieur. L'amour vrai, l'admiration vraie, le dévouement vrai sont très rares; c'est pourquoi les gens qui ne s'y connaissent pas les appellent romantiques. Ils ne le sont pas du tout; ils sont au contraire, quand ils existent, tout le qu'il y a de plus simple, de plus positif, de plus pratique. Seulement il ne faut pas s'y tromper, et prendre pour les sentiments-là les fantaisies qui s'en attribuent le nom. Les feux follets qui traversent l'air s'appellent aussi des étoiles; mais ils n'en ressemblent pas davantage aux étoiles véritables, et celles-ci n'en sont pas moins hautes et fixes, parceque des traits de flamme apparents courent et brillent un moment dans les régions inférieures de l'atmosphère.

Pourquoi vous porterois-je aujourd'hui l'autre chose? Sais le cœur joyeux et profondément indifférent à tout ce qui n'est pas ma joie. J'attendais votre première lettre avec une inexprimable impatience. J'avais soif de rentrer, par le simulateur, en possession de vos longs et doux entretiens. Dans une charmante habitude, la première interruption a quelque chose de

solitaire. Il n'y a
je ne sais pas
les affaires me
placent ce bon
bonheur ne doi
rien ne lui rest
dépense de aff
que le bavard
la supporterait
vite à vivre et
toute substance
promener deux
rien dire, s'en
racontant que
entretiens de
est assez doux
de l'habitude et
jeux, de cour
soi-même, per
insouciance q

79

très aimé. L'âme se précipite pour ressaisir le
fil qui lui a échappé un moment. Adieu,
dear Princess. Soignez vous, comme vous me
l'avez promis. Je suis charmé que vous me
donniez des nouvelles; mais sachez bien que j'aime
infinitement mieux autre chose. Adieu. Adieu.

Guizot,

Je suis obligé de rester deux ou trois jours de
plus à Paris. Moi aussi, j'ai négligé mes affaires,
et comme il y en a qui intéressent me, infans,
je veux les faire avant de partir.

Remarque mon cachet. C'est celui dont je me
servais habituellement.